

pionniers, marchait d'un pas relevé à travers la jungle, sans crainte de se blesser ou de déchirer ses vêtements, quand tout à coup il disparut dans une fosse à éléphants, ainsi que pourrait le faire un de ces jeunes pachydermes, étourdi et folâtre, cherchant à se donner carrière, qui se fraye un passage dans la forêt, cassant, écrasant, broyant plantes, bambous et baliveaux, puis disparaît soudain de devant les yeux de sa prudente mère. Par bonheur, Jephson n'est pas maladroit : il fit si bien et on l'aida si vite qu'il s'en tira sans dommage. Ce ne fut qu'un incident, dont on s'amusait au camp et dont il riait volontiers.

Mais comme il se précipitait de nouveau en tête des éclaireurs pour tracer le sentier, il se trouva tout à coup en face d'un indigène de haute taille, la lance à la main. Le saisissement fut tel, que tous les deux restèrent sans parole ; mais avec l'ardeur belliqueuse d'un Berseker des anciens temps, notre ami se jeta sur le sauvage, qui, échappant à son étreinte, s'enfuit précipitamment comme de devant un lion, et se lança sur une pente raide qui descendait vers une crique, Jephson courant après lui. Le sol argileux était humide et glissant, et le vaillant capitaine de l'*Avance* s'étala de son long, la tête en bas, et poussé par une telle force d'impulsion qu'il fut ainsi porté jusqu'au bord du ruisseau. Quand il put se relever, ce fut pour voir le fils de la forêt aborder la rive opposée, et jeter des regards éperdus sur le « visage pâle » qui lui était apparu soudain au moment où il n'avait autre souci que de trouver du gibier dans ses pièges.

De temps immémorial, le lieu où nous fîmes halte a dû être un repaire favori des éléphants. Il est situé près d'un coude où la lutte de courants rapides produit un terrible remous. En amont s'étend la rivière calme, large, silencieuse ; en aval, plusieurs îles la partagent en un lacs de chenaux.

Le 25, le capitaine Nelson conduisait la caravane. J'avais retenu Jephson pour nous aider à pousser au delà de ce gour dangereux les longues et étroites pirogues chargées de nos richesses et pour surveiller les lourdauds qui faisaient partie de l'équipage. L'*Avance*, ouvrant la marche, alla mouiller plus haut que le tourbillon, puis ses mariniers lancèrent la cordelle de manille aux autres bateliers qui, tirant dessus, amenèrent les canots en eau tranquille. Nous faisons ensuite force

de rames pour remonter les courants tumultueux. A 11 heures du matin, l'*Avance* arrive, par le travers de l'avant-garde de la caravane qui nous attendait sur la berge du Rendi, large crique aux eaux noires et paresseuses, sortant comme à regret des sombres profondeurs de la forêt. A une heure, le portage étant terminé, la caravane reprit sa marche, pendant que nous nous préparions à de nouvelles luttes contre les rochers et les terribles vagues des rapides connus sous le nom de rapides des Guêpes depuis l'incident que je vais raconter.

Ces rapides se développent sur une étendue de plus de 3 kilomètres. Au-dessus sont situés des villages devenus fameux par la lutte tragique dont le récit sera donné plus tard, et où, pour le moment, nous espérions trouver abri et nourriture.

Tout alla bien pendant la première demi-heure. Le courant, rapide et dangereux, se brisait parfois en grandes vagues. Je tenais le gouvernail. A tribord, les rameurs nageaient ferme. A bâbord, nos mariniers saisissaient les branches surplombantes ; deux hommes poussaient à l'aide de perches ; deux autres, debout sur le pont de l'avant, se tenaient prêts à embrasser, des crocs de leurs gaffes, les troncs des jeunes arbres devant lesquels nous passions. Nous avançons lentement, mais toujours engagés entre la berge et des îlots, dans une étroite branche du courant, obstrué par un vaste récif, reconnaissable aux nombreux écueils qui émergent des vagues en sommets d'un mètre carré ; mais nous étions résolus à le franchir, persuadés qu'en cas de naufrage nous aurions moindre chance d'être noyés. Pleins d'ardeur, nous avions enfilé le dangereux chenal, les mains étaient tendues vers les branches qu'il serait possible de saisir ; mais à peine en tenions-nous quelques-unes qu'une armée de guêpes furieuses fondit sur nous et nous enveloppa, nous piquant la figure, les bras, les mains, toutes les parties vulnérables. Fous de rage et de douleur, luttant vainement contre cette légion d'ennemis, assiégés par les roches, battus par les vagues déchainées, entraînés vers les tourbillons, nous fîmes des pieds et des mains, « des ongles et des dents », si bien qu'en quelques minutes nous étions à plus de 100 mètres du terrible passage, et, amarrant aux arbres les embarcations, nous fîmes halte pour respirer, nous douloir et nous congratuler mutuellement, échanger nos

souvenirs et nos opinions sur les piqûres d'insectes divers, abeilles, frelons et guêpes.

Un malin, s'adressant à notre domestique allemand :

« Ne prétendiez-vous pas l'autre jour qu'il y a beaucoup de miel dans ces nids de papier brun? Que dites-vous du miel d'aujourd'hui? Il me semble un peu amer. » Et tout le monde de rire. La bonne humeur reprenait ses droits; on se remit au travail, et au bout d'une heure nous arrivions au village que la caravane venait d'occuper. L'équipage de canots qui nous suivait, ayant vu de loin la bataille engagée entre les guêpes et nous, traversa la rivière et remonta la rive droite. Les Somali et les Soudanais, se confiant à Allah, continuèrent leur route et furent horriblement piqués. Ils s'en consolaient en se railant des Zanzibari, dont le chef était Ouledi, l'Ouledi du *Continent mystérieux*.

« Allons donc! dis-je à Ouledi, ce n'est pas brave ce que tu as fait aujourd'hui: fuir devant des guêpes!

— Oh! maître! répliqua-t-il, la bravoure n'a rien à voir là dedans. Les guêpes sont plus mauvaises que les hommes les plus cruels. »

La station indigène de la rive gauche s'appelle Bandeya; vis-à-vis habitent les Bouambouri. A une journée de marche au nord des Bouambouri vivent les Ababoua et les Mabodé, chez lesquels on ne retrouve pas les huttes en forme de clocher des tribus riveraines. Leurs maisons sont carrées, dit-on, avec des toits à pignon, des parois soigneusement plâtrées et des vérandas d'argile contre la façade.

Le 26, nous fîmes halte pour nous reposer et nous remettre de la fièvre causée par les piqûres; le patron du bateau en était fort malade. Le jour suivant, nous recevions la visite du chef des Bouambouri. Il nous apportait en présent un poulet qui n'avait pas un mois; nous le refusâmes sous prétexte que nous ne pouvions accepter un tel cadeau d'un homme qui se disait pauvre. Il avait pour collier un cordon d'herbes auquel pendaient deux petites défenses coupées à plat et polies, et pour coiffure une peau de singe à longs poils. On échangea des compliments d'amitié et de fraternité, et la caravane reprit sa marche. Le 28, nous campions en face de Moukoupi, station composée de huit villages indigènes.

Deux prisonniers — des hommes superbes — nous surpri-

rent fort en nous assurant qu'à l'est d'un lieu nommé Panga, où nous allions bientôt arriver, se trouvait une grande eau appelée « No-Ouma », qui avait plusieurs journées de marche de circuit; ; au centre on voyait une île tellement infestée de serpents que les naturels n'osaient la visiter; de ce lac s'échappait le Népoko, affluent du Nouellé, le nom que porte maintenant l'Arouhouimi. Je ne fus pas longtemps sans me rendre compte que cette histoire de lac n'était qu'une



Nid de guêpes cartonnières.

fable et que le Népoko se jette dans la grande rivière, sur sa rive droite ou occidentale.

Nous campions le 29 en face de May-Youi, série de villages entourés de bananiers et situés sur la rive droite. Les habitants ne se montrèrent pas trop farouches. On leur avait fait sans doute de bons rapports sur notre compte. Le trafic commença très agréablement. Nos gens avaient des cauris, des perles, du fil de laiton et nombre de bagatelles venant de loin. Mais quand la colonne arriva, les prix haussèrent quelque peu, la demande étant considérable. On nous avait prévenus que nous ne trouverions pas d'autre station avant Panga, neuf journées de marche par la forêt.

Le lendemain le marché se rouvrit; en prévision des achats, nous avons distribué à nos hommes leur ration de ces objets de pacotille qui sont ici la monnaie courante. Mais, pendant la nuit, leur prix avait singulièrement baissé. On ne donnait que trois épis de maïs contre une baguette de laiton fongue de 70 centimètres, épaisse comme un fil télégraphique. A Bangala cette même baguette eût acheté pour cinq jours de vivres par homme. Ici, dans ce désert, quatre baguettes payaient à peine un méchant poulet. Ils n'acceptaient ni cauris ni perles. Nos hommes criaient la faim, mais, malgré la perspective d'une disette de neuf jours en amont, personne ne songeait à franchir les rapides des Guêpes pour se procurer des vivres. Nous eûmes beau presser les indigènes, ils restèrent sourds. Alors les nôtres se mirent à troquer en secret leur cartouchière pour deux plantains. Une cartouche valait un épi de maïs, une boîte de fer-blanc en valait deux. Hachettes, serpes, coutelas ne manquèrent pas de suivre. Notre ruine était imminente. Je poussai dehors tous ces indigènes, je donnai l'ordre à un de nos géants zanzibari d'enlever de son canot un des principaux esclaves du chef Mougouyé et fis savoir aux naturels que si le marché ne se tenait pas honnêtement comme le premier jour, nous emmènerions le prisonnier, et passerions la rivière pour faire nous-mêmes notre part.

Ayant attendu inutilement une réponse tout l'après-midi, nous nous embarquons dès l'aube du 31 avec deux compagnies au complet, et faisons notre entrée à May-Youi, où des fourrageurs expédiés dans diverses directions nous apportèrent assez de provisions pour dix jours.

L'après-midi du 1<sup>er</sup> août, l'avant-garde campait vis-à-vis de Mambanga. Nos mariniers avaient éprouvé quelques accidents. D'imprudents Soudanais firent chavirer leur pirogue; un des timoniers zanzibari, désobéissant à mes ordres formels, avait poussé son canot contre la berge sous les énormes branches qui ombragent la rivière jusqu'à la distance de 15 mètres. Entraîné par le rapide courant, il butta contre un rameau submergé et son embarcation coula, entraînant la perte de plusieurs objets de prix, entre autres six carabines et des colliers de belles perles dont chacun valait cinq francs.

Nous eûmes, le 2 août, une mort à déplorer, la première depuis notre départ de Yambouya, 36 jours auparavant. Encore,

en pensant aux privations et aux fatigues excessives que nous avions endurées, étais-je étonné que la situation ne fût pas beaucoup plus inquiétante. Nous éprouvions tous un très grand besoin de repos, mais la caravane pressait sa marche, espérant trouver sur l'une ou l'autre rive quelque station pourvue de vivres en abondance, où nous pourrions faire une halte de quatre ou cinq jours.

Arrivés à un grand village qui semblait abandonné depuis six mois au moins, nous nous installions pour passer la nuit, quand mon attention fut attirée par des cris et un mouvement inusité. On venait de découvrir dans une hutte un cadavre dans un état de décomposition avancée; peu après on en trouvait un second, puis un troisième. En toute hâte nous fîmes nos paquets pour quitter promptement le Village des Morts, dans la crainte de contracter l'étrange maladie qui avait forcé les indigènes à désertir leurs demeures pestiférées.

Un de nos malheureux ânes n'ayant pu trouver sa subsistance dans cette région d'arbres et de jungle se coucha pour trépasser. Les autres souffraient aussi beaucoup du manque d'herbe, impossible à se procurer dans l'interminable forêt.

L'embouchure du Ngoula, affluent septentrional, qui de la rivière paraissait avoir 16 mètres de large, était précisément en face de notre camp du soir.

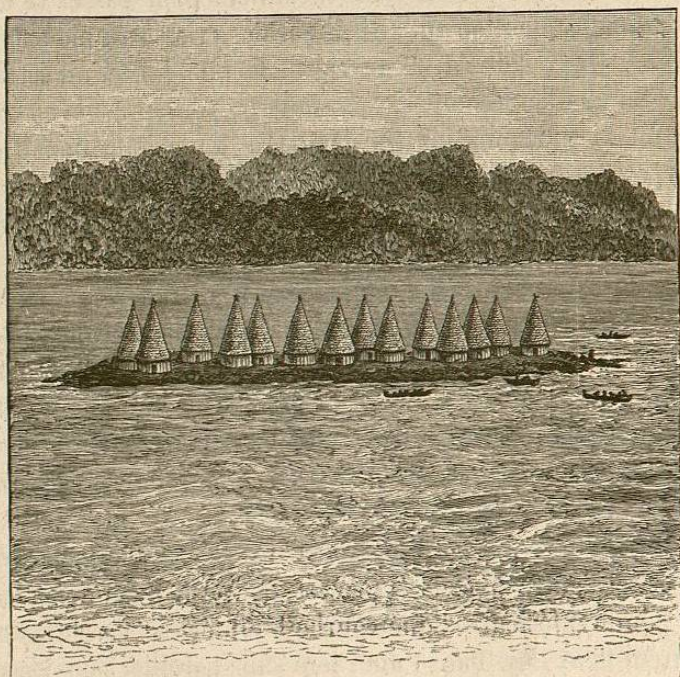
Le 3, on apercevait à l'horizon deux collines, l'une à l'est-sud-est et l'autre au sud-est par est-demi-est. Nous fîmes halte à la pointe inférieure d'une courbe à l'intérieur de laquelle se trouvent deux îles. Dans l'une, joie sans pareille, nous découvrîmes deux chèvres, et, bien avant le soir, on les avait sacrifiées, l'une pour les officiers, l'autre pour donner du bouillon aux malades. Une centaine de ces animaux eût sauvé bien des vies qui déjà s'éteignaient peu à peu.

Le 4, nous arrivions aux chutes de Panga ou Népanga, dont nous avions tant entendu parler par Bakoula, le jeune indigène.

Ces chutes mesurent 10 mètres de haut et paraissent en avoir le double, à cause de la pente très déclive que les eaux descendent en amont. La cataracte s'étend sur un kilomètre et demi, le premier obstacle vraiment sérieux que notre flottille eût encore rencontré; elle se précipite sur des rochers de gneiss par quatre torrents séparés, dont le plus puissant a

60 mètres de large. Ces chutes sont la protection naturelle des aborigènes qui habitent une grande île appelée Népanga, longue de 1650 mètres et large de 300, et située à 600 mètres en aval. Elle renferme 3 villages et quelque 250 huttes du type conique. Ces natifs ont d'autres stations à l'intérieur des terres, au nord et au sud. Ils vivent presque exclusivement de bananes, quoiqu'ils aient aussi des champs de manioc.

Un infortuné Zanzibari qui s'était juré sans doute de con-



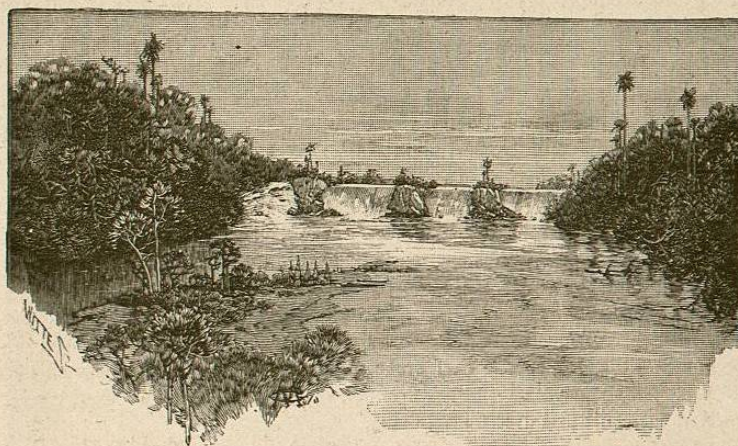
Île près des chutes de Panga.

tribuer grandement à notre ruine, chavira son canot en approchant de Népanga, nous faisant perdre ainsi deux caisses de munitions Maxim, cinq caisses de cauris, trois de blanc de céruse, une de perles, une de fil de cuivre fin, des cartouchières et sept carabines.

Tout est sauvage dans cette région : un hippopotame solitaire ne nous eut pas plus tôt aperçus qu'il se mit à nous pourchasser et faillit nous atteindre. En revanche, il reçut une blessure probablement mortelle. Les poules s'envolaient dans toutes les directions et finirent par trouver un abri dans la

jungle. Les chèvres aussi se montrèrent très farouches. Pourtant nous en primes douze, ce qui me rendit l'espoir de sauver quelques malades. Les filets et nasses des indigènes nous fournirent un peu de poisson.

Pendant trois jours les fourrageurs battirent les îles et les stations des deux rives et nous apportèrent 110 kilogrammes de maïs, 18 chèvres, autant de volailles et quelques régimes de bananes. Qu'était-ce pour nos 585 hommes ! ils avaient fouillé nombre de villages, mais les naturels eux-mêmes ne



Chutes de Panga.

paraissaient guère pourvus. On les disait en guerre avec une autre tribu, celle des Engoueddé. Au lieu de se livrer à la culture, ils mangent des champignons, racines, herbes, poissons, limaces, chenilles et tiges de bananes, variant ce régime singulier par quelque repas de chair humaine, quand un ennemi tombe sous leur lance. Rien ne nous engageait à séjourner plus longtemps dans une pareille région ; en conséquence, on s'occupa, sur l'heure, du portage des bateaux. A cet effet, la compagnie de Stairs fut chargée de tracer la voie et de l'améliorer en posant des rondins en travers de la route ; les compagnies n° 3 et n° 4 halèrent les canots ; la compagnie n° 1 transporta l'*Avance* sans la démonter, réglant le pas aux sons d'une musique sauvage accompagnée de chants, et, le 6 au soir, après une journée de fatigue, nous campions en amont des grandes chutes de Panga.